

THÉO ANANISSOH

PERDRE LE CORPS

ROMAN

CONTI
NENTS
NOIRS

r/f | GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans, récit

LISAHOHÉ, Éditions Gallimard, « Continents noirs », 2005

UN REPTILE PAR HABITANT, Éditions Gallimard, « Continents noirs », 2007

1 MOINS UN *IN* VINGT ANS POUR PLUS TARD, Éditions Elyzad, 2009

TÉNÈBRES À MIDI, Éditions Gallimard, « Continents noirs », 2010

L'INVITATION, Éditions Elyzad, 2013

LE SOLEIL SANS SE BRÛLER, Éditions Elyzad, 2015

DELIKATESSEN, Éditions Gallimard, « Continents noirs », 2017

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

THÉO ANANISSOH

PERDRE LE CORPS

ROMAN

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

Qui peut aimer est heureux.

HERMANN HESSE,
Kleine Freuden

MINNA

CHAPITRE I

— Commençons par faire connaissance, s'il vous plaît.

Ses yeux souriants me fixent derrière des lunettes à monture d'écaïlle fine et brun foncé. Dans son dos, à un mètre environ, le vent léger de l'après-midi agite les feuilles et les fleurs des bougainvilliers qui bordent la terrasse.

— Quel est votre nom de famille ?

Il a un ton engageant, presque familier.

— Sitti.

Il hausse les sourcils – des poils noirs perlés de blanc. Il reconnaît ce nom qu'un grand-oncle a mis en valeur en fondant un collège privé. Il arrive souvent qu'un seul s'approprie un patronyme sans intention délibérée – en bien ou en mal. Je ne me plains pas de porter un nom qui évoque un succès d'entreprise ; au contraire.

— Votre prénom ?

— Maxwell. Mais on m'appelle plus souvent Max.

— Maxwell Sitti... Vos parents vous ont nommé avec goût.

— Merci.

— Puis-je demander ce qu'ils font professionnellement ?

Prénommer Maxwell quelqu'un de ma génération est inhabituel, et fait instruit, pense-t-il.

— Mon père était directeur d'école primaire – il est décédé. Ma mère est vendeuse d'*ayimôlou*¹ à Bè-Gbényédzi.

Il réfléchit à mes réponses ou à autre chose sans cesser de me regarder, moins dans les yeux qu'au visage. Je déplace mon propre regard vers la haie touffue de bougainvilliers qui orne toute la façade de la maison, remarque les fils de fer barbelé qui longent le sommet du mur de clôture. Nous sommes assis au premier étage, sur une jolie terrasse carrelée. Nous ne nous faisons pas exactement face, nos fauteuils étant disposés selon un angle presque droit. Des pas montent l'escalier. La bonne apparaît, portant un plateau de verres et de bouteilles.

— Ça me fait plaisir, dit-il.

Quoi? Qu'est-ce qui lui fait plaisir?

— Pose-les, Emefa, s'il te plaît, commande-t-il en désignant la table basse. Nous allons nous servir nous-mêmes.

— Mon nom est Jean Adodo, m'informe-t-il après avoir pris soin de servir du Coca-Cola dans nos deux verres, puis de m'inviter à trinquer en ces termes : « À notre rencontre! »

J'acquiesce d'un signe de tête, juste pour manifester une réaction. Je suis sur mes gardes, bien que rien dans son attitude ni dans ses propos ne me semble suspect. La présence d'une domestique dans la maison me rassure. Mais que me veut-il? Pourquoi m'a-t-il prié (c'est son propre mot) de venir le voir? Il est descendu de l'étage, précédant la bonne, a ouvert le portail et m'a serré la main

1. Plat de haricots secs à œil noir (*niébé*) et de riz mélangés pris au petit déjeuner.

chaleureusement. Il n'a pas caché qu'il avait guetté mon arrivée. Nous ne nous connaissons pas. Avant-hier, je passais devant la maison au moment où il sortait de son véhicule. Il m'a salué avec un sourire aimable qui m'a surpris, puis m'a proposé ce rendez-vous sans préméditation apparente. Rien ne justifie que nous soyons ainsi assis l'un en face de l'autre en train de trinquer; encore moins ce plaisir qu'il paraît prendre à me voir. Son âge, la maison à étage, le 4 × 4 neuf garé dehors contrastent fortement avec mon propre jeune âge, mon allure vestimentaire et ma moto d'occasion.

— Je vais vous dire pourquoi j'ai souhaité vous parler, me rassure-t-il comme s'il lisait dans mes pensées. D'ici – il désigne la terrasse –, je vous vois passer à moto, quelquefois à pied. Habitez-vous dans le quartier?

— Oui. À cinq minutes, au bout de la rue. Et le bureau où je travaille se trouve juste en face de la mosquée.

— Quel est votre métier, sans être indiscret?

Je m'attendais à cette question – de toute façon, présenter ce que je fais à des inconnus est le point de départ, déterminant, de mon activité professionnelle. Pour lui, j'ai prévu d'éviter le mot « démarcheur » au profit d'« agent immobilier ». Il rentre d'Europe ou d'Amérique sans aucun doute. Un client possible – de ceux qu'Alex et moi recherchons le plus. Parfois, nous allons traîner dans le hall d'attente de l'aéroport et dans les *maquis* des environs pour cette raison. Bien des fois aussi, nous payons de jeunes femmes pourvues d'une belle poitrine pour distribuer nos cartes de visite dans des hôtels, des bars ou ailleurs selon

leurs loisirs. Le marketing sous forme d'appât est du goût de mon cousin et associé Alex Assiakoley.

— Agent immobilier.

Il manifeste l'envie d'en savoir plus.

— Je suis associé avec mon cousin. Nous nous occupons de tout ce qui est immobilier. Achat, vente, revente de maisons ou de terrains, location, recherche de locataires, encaissement de loyers, placement de femmes de ménage...

Je marque un temps d'arrêt, afin de donner du crédit à mes propos. Alex aime dire qu'il faut se proposer sans se brader – il faut toujours craindre d'être pris pour moins que ce qu'on vaut.

— Nous nous occupons de l'entretien des maisons des Togolais qui vivent en Europe ou au Canada – ménage, jardin, gazon, etc. Nous faisons aussi de la surveillance passive; par exemple une maison comme celle-ci, si elle est inhabitée, nous l'inspectons régulièrement, de l'extérieur ou de l'intérieur selon les vœux du client, afin de nous assurer qu'il n'y a rien de suspect. Certains clients nous chargent juste d'allumer et d'éteindre quotidiennement les lampes dans leurs villas afin de laisser croire qu'elles sont habitées.

J'ai parlé posément, calmement, en professionnel. Il m'a écouté avec, m'a-t-il semblé, beaucoup d'intérêt.

— Démarcheur, donc, résume-t-il, en usant du mot habituel à Lomé.

Un nom plombé qui connote la filouterie et déclenche un réflexe de vigilance. J'ai admis mollement. C'est bien la dénomination usuelle pour la part essentielle de nos

occupations. Vouloir la rejeter, là, d'entrée de jeu, alors que j'ignore ce qu'il me veut, peut susciter sa méfiance. Il sera toujours temps de le rassurer sur notre sens du devoir. Je dis juste :

— Démarcheur, oui, mais aussi gestionnaire et conseil.

Ce mot de conseil m'est venu à l'instant où je l'ai dit, et cette inspiration heureuse me réjouit.

— Ça marche bien ?

Mentir ? Et s'il demande ensuite à visiter notre bureau ? La plupart des clients tiennent à ce que nous les conduisions sur le terrain, dans les maisons dont nous nous occupons, pour vérifier nos dires.

— Oui. Ce n'est jamais tout à fait sûr et prévisible mais, dans l'ensemble, ça va bien. Beaucoup de Togolais de la diaspora ont du mal à assurer l'entretien et la surveillance de leurs biens immobiliers. Ils ne trouvent jamais de personnes fiables au sein de leur famille ou de leur entourage pour s'en occuper. Ils viennent nous voir. Mon cousin et moi, nous nous déplaçons beaucoup dans Lomé pour cela.

J'ai accompagné sans cesse mes propos d'un demi-sourire confiant.

— Vous êtes jeune. Vous avez quel âge ?

— Vingt-huit ans.

— Moi, cinquante-six, m'informe-t-il sans aucun air particulier.

Je dissimule ma surprise. Je lui aurais donné dix ans de moins. Pas seulement en raison de la façon dont il est habillé – il est vêtu d'un jean et d'une chemise en tissu-pagne et porte d'élégantes sandales de cuir de fabrication occidentale. Les cheveux, coupés ras, sont tout noirs.

Seuls les sourcils, curieusement, ont quelques poils blancs. D'une taille plutôt grande que moyenne, il appartient à l'heureuse catégorie des humains qui restent minces toute leur vie. Il doit plaire aux femmes. Un client – allemand et médecin – qui visitait le Togo nous a dit un jour avec conviction : « La peau noire est la meilleure des peaux. C'est scientifique. Elle protège, vieillit et cicatrise mieux que les autres. »

— Si je résume, reprend-il en accentuant ce regard souriant que je lui envie, vous êtes un jeune démarcheur de vingt-huit ans qui habite et travaille dans le quartier Forever...

— Oui.

— Vous êtes agent immobilier depuis combien de temps ?

J'ai l'impression peu agréable qu'il a prononcé « agent immobilier » avec une pointe de scepticisme, ou comme si c'étaient des mots d'une langue qu'il parle mal. Mais peut-être est-ce moi qui me fais des idées, qui crains de ne pas inspirer confiance à un client potentiel ? Car cette question est de celles qu'on nous pose inévitablement. Une maison coûte des dizaines de millions de pouemis. L'immobilier, comme la politique, attire particulièrement les ratés et les malfaisants ; qui voudrait confier son bien à un professionnel inexpérimenté et sans références ? Je décide de m'accorder un supplément d'années d'expérience et de raccorder ainsi mes débuts dans le métier au semestre que j'ai passé à l'université – il s'agit de l'informer comme en passant que j'ai eu mon bac, que j'ai même fait des études supérieures.

— Neuf ans. (Cela fait presque dix ans – un chiffre qui pèse double quand on a seulement mon âge.) J’ai commencé aussitôt après avoir interrompu mes études de droit à l’université.

— Ah! réagit-il, favorablement surpris, il me semble.

— J’ai renoncé à mes études à cause du décès accidentel de mon père. Mon cousin et associé est diplômé en gestion.

Je suis conscient que j’assure, pour reprendre une des expressions favorites d’Alex. Je le vois à son air. Mes mots, bien qu’improvisés, sonnent juste. Il s’écoule un temps de silence pendant lequel chacun boit de son Coca.

— C’est bien d’être allé à l’université, même un peu, commente-t-il en reposant son verre sur la table basse.

— Ce pays n’aide pas du tout, dis-je, sans chercher à me plaindre.

— Je sais. (Il croise les jambes.) Je sais ce qu’est ce pays. Je suis parti d’ici en août 1983. Il y a donc trente-sept ans. J’ai quitté Lomé après le bac; pour rejoindre ma tante qui m’a élevé – je n’ai pas connu ma mère; elle a perdu la vie en me la donnant. Mon père est mort lui aussi quelques années après, et ma tante, sa petite sœur, m’a recueilli. J’ignore comment prendre la chose, mais elle n’a pas eu d’enfant. Elle ne le pouvait pas. Elle a épousé un Suisse qu’elle a rencontré ici à Lomé. Il importait des produits de peinture germaniques et formait de jeunes peintres tout à la fois. Les Blancs... Il a été envoyé au Togo pour y former une génération de peintres en bâtiment qui étaient fidèles aux produits qu’il vendait. Il a commencé à avoir des problèmes de santé – il approchait aussi de l’âge de la retraite

et il a proposé à ma tante de partir avec lui en Suisse. J'avais alors dix-sept ans. J'ai fini mes années de lycée puis ma tante m'a fait venir en Suisse. C'était – je dis « c'était » parce qu'il est décédé, ma tante aussi –, c'était un Suisse alémanique, et tout naturellement il est retourné dans une région où l'on parle allemand. Il me fallait donc finir le lycée, apprendre l'allemand pendant un an ici, à l'institut Goethe, avant de partir. La ville s'appelle Lucerne; c'est au centre de la Suisse. Je n'en ai plus bougé. J'y ai rencontré ma femme. Après des études de droit – il sourit –, j'ai travaillé dans l'entreprise d'export qui employait mon beau-père jusqu'à ma retraite anticipée, il y a deux ans.

Il marque une pause.

— J'ai une fille âgée de vingt-six ans. Notre enfant unique – dans tous les sens du mot. Ma femme est morte il y a cinq ans. Pénible.

Silence. Je ne sais quoi dire.

— En 2017, je suis revenu au Togo. Je ne l'avais plus fait depuis le décès de ma tante huit ans plus tôt. Avant sa disparition, nous revenions ensemble, ma tante et moi, tous les deux ans – cette maison lui appartenait.

Il se masse le front de la main gauche avant de sourire tristement. J'exprime mes condoléances par un soupir discret.

— Avez-vous une question ?

Cela me surprend. Je secoue la tête et réponds « non » sans réfléchir. Bien entendu, je voudrais qu'il continue de parler de lui.

— Puisque j'ai commencé d'évoquer mes chers défunts,

autant conclure à leur sujet. Ma tante est morte en Suisse. Elle voulait être incinérée. Vous savez ce que c'est ?

— Crémation ?

— Oui. Ma tante fut une femme singulière. Elle n'était pas banale. Je l'admirais beaucoup. Je la soupçonne de n'avoir pas voulu d'enfant, en vérité. Nous n'en avons jamais parlé, mais des indices me font penser ça à présent. Son mari avait eu deux enfants d'un précédent mariage et sans doute n'en voulait plus, étant donné son âge. Ma tante avait clairement demandé que ses cendres soient répandues dans l'Océan, entre Agbodrafo et Aného. Elle m'a laissé le choix de l'endroit exact. J'ai choisi le village de Goumou Kopé – sa mère, ma grand-mère donc, venait de là. Son père – mon grand-père – est de Bè, comme vous le devinez à mon nom, je pense.

Je confirme d'un signe de tête. Il s'écoule un autre temps de silence pendant lequel il promène un regard pensif sur la terrasse en évitant le côté où je suis assis. Il me semble qu'il s'efforce de contenir un accès d'émotion, peut-être même des larmes.

— Mais il faut bien que je vous dise pourquoi je vous ai invité aujourd'hui, et pourquoi j'espère beaucoup que nous aurons des occasions de nous revoir.

Je ne dis rien, attends.

Lui aussi attend, ou prend son temps avant de poursuivre.

— Souhaitez-vous partir d'ici ? Du Togo ? Répondez-moi franchement.

Quelle question ! Je m'assure qu'il ne se moque pas soudain.

— Partir pour où? L'Europe?

— Oui. Ou pour le Canada, par exemple.

Je comprends qu'il veut vérifier mes dires – nos affaires marchent-elles bien comme je le prétends?

Tant pis.

— Oui.

— En entreprenant comme vous faites avec votre cousin, vous pouvez tout à fait prospérer ici au Togo, non?

Question ou conseil inopportun? Il dit qu'il sait ce qu'est ce pays – à quel point celui-ci est dur? Et puis, où veut-il en venir? Je me contente de réagir par un léger sourire poli.

Il comprend mon silence. Ses coudes posés sur les bras de son fauteuil, il croise les doigts des deux mains et se soutient le menton des pouces. Il est pensif. Je reste muet.

Il se lève soudain et me dit :

— Venez, s'il vous plaît. Suivez-moi.

J'entre dans le salon à bonne distance après lui, méfiant. Il fait jour – il est environ trois heures de l'après-midi – et la domestique est quelque part au rez-de-chaussée, sans doute à portée de voix, tout comme les habitants de la maison voisine, d'où proviennent des cris d'enfants en train de jouer.

Le séjour est peu meublé – une belle table entourée de chaises et un canapé dont les coussins sont couverts du même tissu que ceux des fauteuils sur la terrasse. Aucune commode ni rien aux murs en dehors des lampes et du climatiseur. Il s'arrête un instant et m'invite de la main à regarder autour de moi, puis continue vers un couloir

en face. À gauche, une porte ouvre sur une grande cuisine équipée d'appareils électroménagers – un frigo imposant, une belle cuisinière à gaz, deux fours à micro-ondes. Presque en vis-à-vis, une première chambre complètement vide. Une salle de douche avec W-C sépare cette chambre d'une autre qui est étonnamment spacieuse. La pièce où il dort, équipée d'un lit à trois places, d'une grande armoire murale et d'une autre salle d'eau.

Il se tourne vers moi.

— Au rez-de-chaussée, c'est exactement pareil, dit-il d'un air indéfinissable.

J'exulte intérieurement, comprenant que je tiens sans doute une bonne affaire. À louer! Il veut louer. C'est Alex qui va fortement me féliciter. Il faudra revenir avec lui avant tout accord, même verbal. Je dissimule avec peine ma joie. Il repart vers le salon, et pendant que je le suis, je prends note rapidement de l'excellente qualité des carreaux, des fenêtres vitrées et des lampes. Un tel appartement est à réserver à des locataires éduqués et capables d'en prendre soin. Pas à ces commerçants du grand marché, argentés certes mais analphabètes! Nous lui proposerons d'inclure d'office une femme de ménage dans la location – une employée qui recevra ses gages de nous et qui nous fera des rapports réguliers sur l'état des lieux. La bonne qui nous a servis me revient à l'esprit. Il voudra que ce soit elle. Pourquoi pas? Mais nous la réengagerons en quelque sorte, Alex et moi – et il faudra supplier Alex de ne pas chercher à coucher avec elle, afin de préserver notre autorité

d'employeurs. Je lui ferai croire que c'est une condition que pose le propriétaire.

— Avec le rez-de-chaussée, cela fait au total quatre chambres, deux salons, quatre douches avec W-C et un W-C pour les visiteurs ici, sous l'escalier, énumère-t-il en se rasseyant dans le fauteuil.

— Belle maison ! dis-je avec sincérité en ajoutant à part moi à sa liste la belle terrasse, les deux garages et la haie de bougainvilliers.

Inutile de demander si elle est connectée à la Régie des eaux. Quand je reviendrai avec Alex, nous visiterons le toit-terrasse et le rez-de-chaussée. Mais je peux déjà m'enquérir de ce qu'il veut mettre en location – tout l'immeuble ou une partie ? Le rez-de-chaussée ou l'étage ?

— À louer ?

Il me regarde d'abord sans rien dire.

— Non, répond-il enfin. Je vous la donne, à vous Maxwell Sitti, en échange d'une mission, formule-t-il.

Nous nous fixons sans aucun mot pendant plusieurs secondes.

— Vous comprenez ?

— Non.

— Je vous offre cette maison. Elle devient la vôtre, avec votre nom sur le titre de propriété devant notaire. En échange d'une mission qui me tient très à cœur.

Que signifie cela ? Que veut-il dire ? Il continue de m'observer d'un air calme qui me trouble. Ça s'agite en moi soudain. Qui est-il ? Gangster... Mafieux... Dealer de drogue... Quoi ? M'impliquer dans un trafic ? Nous ne nous quittons

pas des yeux, et cela accroît l'appréhension qui m'a saisi. Son visage est serein. Il attend de voir comment je vais réagir.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, mais je ne comprends pas du tout ce que vous dites !

Mon débit a été nerveux et haché, malgré moi.

— Mon offre est brutale, j'en ai conscience.

Sa sérénité me déconcerte autant que le fait de ne pas deviner où il veut en venir.

— Mettez toute peur de côté, s'il vous plaît. (Il balaye du revers de la main quelque chose d'imaginaire.) Il fait jour, des gens passent dans la rue ; n'ayez aucune crainte. Je vais m'exprimer mieux. Si vous ne voulez pas de ma proposition, vous la refusez. Il n'y aura aucun problème. Je chercherai quelqu'un d'autre.

Je déglutis, me conjure de ne pas m'inquiéter, et de bien l'écouter.

— Je reprends par l'autre bout. (Temps d'arrêt.) J'ai fait la connaissance d'une jeune femme ici, l'année dernière. Elle s'appelle Minna. Je l'aime. C'est un peu pour elle que j'ai décidé de revenir m'installer à moitié au Togo – en vérité à Aného, face à l'Océan où j'ai fait construire une petite maison. Entre parenthèses, si nous devons nous revoir, ce sera dans cette maison d'Aného plutôt qu'ici. Je préfère le calme de là-bas.

De nouveau, une courte pause.

— Donc, Minna. Elle a vingt-cinq ans. Sans doute pas plus. Je ne lui ai pas demandé. C'est pourquoi il me fallait savoir le vôtre. J'ai cinquante-six ans, comme je vous ai dit.

On ne recommence pas à un tel âge. En tout cas pas moi. Nouvelle famille, bébé, etc. Non. Je ne peux donc pas être un avenir ou une perspective quelconque pour Minna. (Il bouge les mains.) Oh ! Certes, je peux mettre fin à notre liaison sans aucun effet désagréable pour moi. Mais je vous ai dit que je l'aimais. À ma façon, disons.

Il ne me quitte pas des yeux. Un instant, puis :

— Je vous propose d'aimer Minna à ma place.

Il enchaîne sans laisser cette phrase pénétrer mon esprit.

— Vous lui faites la cour comme par hasard et ainsi de suite. Je ne vous demande pas de l'épouser. Ce n'est pas mon affaire. Cela dépend aussi d'elle, bien entendu. Je vous demande juste, si je puis dire – il me montre deux doigts écartés –, deux années de liaison assidue avec elle ; et vous recevrez cette maison en échange.

Silence. Aussi lourd que... que quoi ?

— C'est un engagement devant notaire, complète-t-il. Et nous devons nous voir régulièrement – disons deux fois par mois – pour faire le point, si j'ose dire.

Il a fini.

Une blague ? À quelle fin ?

Les mots peuvent assommer comme des objets contondants. Je dois parler ? Dire quoi ? J'exhale un profond soupir perplexe. Il continue d'être calme et patient. Il a même repris son verre de Coca-Cola.

— Je suis très surpris, commencé-je sans savoir quoi dire ensuite.

Il fait un mouvement compréhensif de la tête.

— Votre... proposition est étonnante, ajouté-je médiocrement.

De nouveau, il a ce hochement du chef qui approuve mes mots en silence. Il ne va plus parler, donc! Il a été assez clair, estime-t-il. C'est à moi de m'exprimer. J'accepte, oui ou non? Mais accepter quoi au juste? Le désarroi m'inonde. Je pense à Alex comme à une bouée. Il saurait trouver une réaction à son avantage dans une pareille situation, lui.

— Cette maison... en échange de...

J'éclate de rire soudain, n'en pouvant plus. Une hilarité brusque, exagérée – nerveuse. Il plisse les yeux d'amusement derrière les lunettes. Et cela me convainc net qu'il a plaisanté. Il me voyait passer devant sa maison; il m'a observé et m'a étudié à mon insu, s'est construit une impression de moi à partir de mes vêtements, de ma façon de marcher, puis a décidé de me faire cette blague. Il a dû se décider là, une fois que je me suis présenté sur sa terrasse, qu'il m'a vu de près et m'a écouté m'exprimer – nous échangeons en français. Mes réponses à ses questions l'ont encouragé, sans doute, l'ont convaincu de ma naïveté supposée. Quel plaisir y prend-il? Serait-ce un test? Afin de s'assurer de quoi? De ma moralité?

L'idée me vient de le prendre à son jeu. C'est comme ça que réagirait Alex. Lui renvoyer la balle. Quelqu'un fait semblant d'être mort? Toi, fais mine de l'enterrer, et tu le coinces.

— Vous ne m'avez pas demandé si j'ai déjà une amie ou si je suis marié...

Ma voix est presque gaie, sans que je l'aie vraiment

voulue ainsi. Son visage se réjouit, on dirait – ce qui me décontenance intérieurement.

— Une question pareille, qui est privée, vous aurait intrigué, et je n'étais pas certain de vous proposer l'affaire.

Il est à la fois souriant et sérieux.

— En vérité, mon sentiment à votre sujet, depuis des semaines que je vous voyais passer, était que vous étiez la bonne personne. Sans vous flatter.

Compliment ambigu. Je me fais résolu :

— Excusez-moi d'être franc, monsieur. Courtiser cette fille afin de vous déb... de vous libérer d'elle, je comprends et accepte volontiers d'essayer. Mais recevoir, en récompense de cela, une... maison! (Je ris de nouveau – un rire aux éclats, oui, et quasi sarcastique.) Non! Impossible! Ça ne passe pas dans ma tête. C'est absurde! (Il cesse de sourire.) La disproportion entre la mission et la récompense est telle qu'on se dit qu'il y a sûrement un enjeu caché. Je ne peux m'engager si je ne suis pas informé de la totalité de ce dont il s'agit.

J'ai secoué la tête avec conviction.

— Je vous comprends tout à fait, formule-t-il d'un ton neutre.

— Ce n'est simplement pas crédible, convenez-en! Même en Suisse, un tel deal est aussi insensé qu'ici. C'est impensable!

— On va faire comme ceci alors : je vous paye en échange. Cash. Cent mille pouemis par mois – cinquante mille toutes les deux semaines. Ça vous va?

Il est grave! Cent mille pour que je drague une maîtresse

THÉO ANANISSOH

PERDRE LE CORPS

« Il ne me quitte pas des yeux. Un instant, puis :

— Je vous propose d’aimer Minna à ma place.

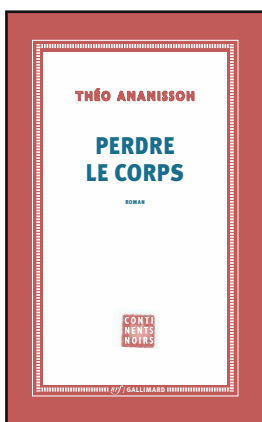
Il enchaîne sans laisser cette phrase pénétrer mon esprit.

— Vous lui faites la cour comme par hasard et ainsi de suite. Je ne vous demande pas de l’épouser. Ce n’est pas mon affaire. Cela dépend aussi d’elle, bien entendu. Je vous demande juste, si je puis dire – il me montre deux doigts écartés – deux années de liaison assidue avec elle ; et vous recevrez cette maison en échange. »

Jean Adodo, togolais, homme mûr qui revient de Suisse où il a vécu une trentaine d’années, propose donc au jeune Maxwell Sitti de séduire une certaine Minna contre rétribution conséquente. Agent immobilier, Maxwell peine à gagner sa vie dans une Lomé de magouilles et de vices, et il est prêt à refuser ce contrat insensé. Mais quand il rencontre la belle Minna dans le pressing où elle travaille, il tombe amoureux – éperdument.

Maxwell apprend peu à peu que Jean et Minna, en réalité, se connaissent à peine de vue... Mais alors, que signifie ce que Jean Adodo lui demande de faire, et qu’il rémunère si largement ? Quelle intention se cache derrière cette mise en scène périlleuse ? Qui est Jean Adodo, au juste ?... Une bien étrange mission au fil de l’amour, de l’amitié, à corps perdu.

Théo Ananissoh est togolais. Il vit en Allemagne. Perdre le corps est son cinquième roman publié dans la collection « Continents noirs ».



Perdre le corps
THÉO ANANISSOH

Cette édition électronique du livre

Perdre le corps de Théo Ananissoh

a été réalisée le 19 novembre 2020

par les Éditions Gallimard

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782072891793 - Numéro d'édition : 365273)

Code Sodis : U32141 - ISBN : 9782072891823.

Numéro d'édition : 365276